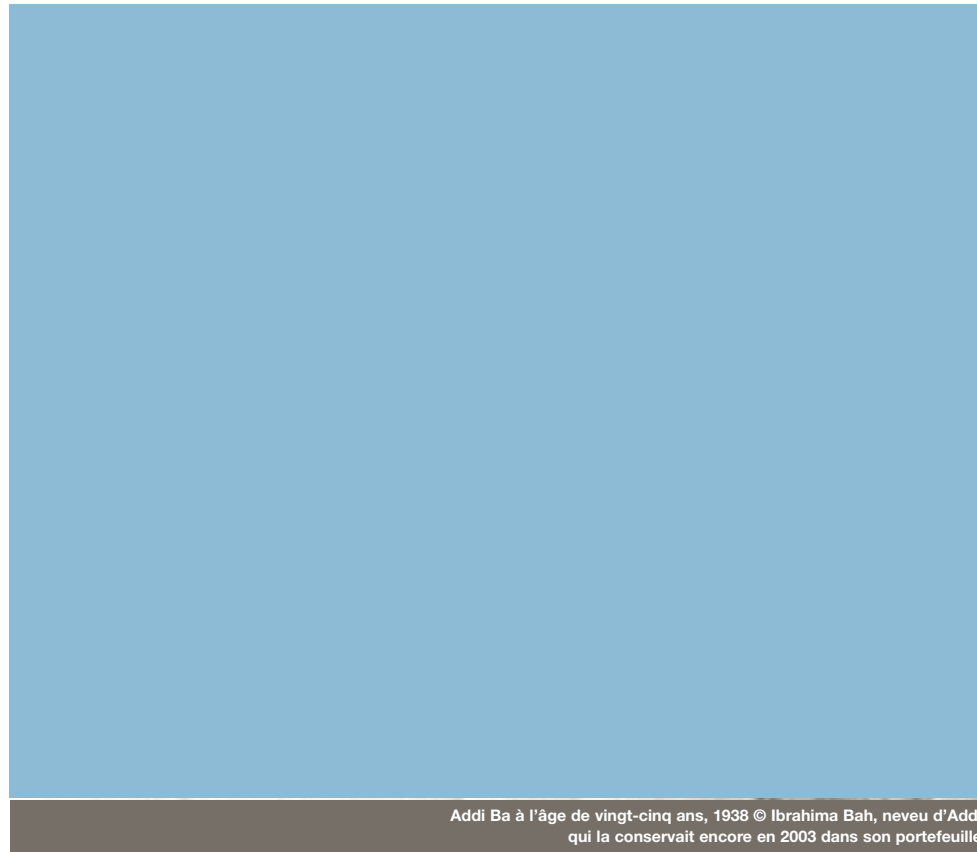


# Les tirailleurs malgaches et sénégalais dans la Résistance

Par Maurice Rives,  
colonel à la retraite, auteur d'ouvrages historiques sur l'histoire militaire<sup>(1)</sup>



Plus de 5 000 tirailleurs sénégalais et malgaches, déserteurs ou évadés des camps de prisonniers après l'armistice de 1940, ont choisi de rejoindre les rangs de la Résistance. Voici le récit, en particulier dans les Vosges et le Vercors, de quelques-unes de leurs actions, trop souvent oubliées.

Le 10 mai 1940, lorsque l'offensive allemande se déclenche, 77 974 tirailleurs africains – 63 299 Sénégalais et 14 675 Malgaches – se trouvent dans la zone des armées. Durant quarante-sept jours d'affrontements sanglants, fidèles à leurs chefs, ils vont combattre courageusement, formant au milieu de la débâcle générale des îlots de résistance, où ils s'accrochent avec opiniâtreté et même contre-attaquent dans des conditions désespérées.

Le 25 juin 1940, date de l'armistice, environ 40 000 d'entre eux ont été tués, exécutés lors de leur capture, blessés ou faits prisonniers. Les rescapés de ces durs combats qui ont pu rejoindre le territoire non occupé s'entassent dans des camps où ils attendent un rapatriement rendu aléatoire par le manque de navires. Désarmés sur l'ordre formel du vainqueur, ces hommes, qui se sont bien battus et ont souvent forcé l'admiration de leurs camarades métropolitains, sont employés à des travaux agricoles, de génie rural ou de forestage. Ils continuent à être administrés par l'armée de l'armistice, dont ils ne font toutefois pas partie intégrante.

Le 11 novembre 1942, la France entière est occupée et toutes les relations avec l'extérieur cessent. Jusqu'à la Libération, les tirailleurs coloniaux bloqués en métropole vont être – et ce, dès février 1943 – transformés en "travailleurs libres" s'ils étaient prisonniers de guerre ou bien, pour ceux qui, à l'automne 1942, se trouvaient dans les camps du Sud-Est, incorporés dans six Groupements militaires d'indigènes coloniaux rapatriables (GMICR). L'ensemble de ces hommes est encadré par des officiers et des sous-officiers des troupes coloniales en congé d'armistice.

Une grande partie de ces 25 000 militaires va être obligée d'œuvrer pour l'ennemi, notamment en construisant pour l'organisation Todt des fortifications le long de la Méditerranée. Or, tous, au fond du cœur, ont le ferme espoir de reprendre les armes afin de reconquérir leur liberté et de prendre leur revanche sur un adversaire qui les a humiliés et a aussi souvent achevé leurs blessés ou exécuté les captifs.

À l'heure où l'esprit de résistance se renforce en France, ces tirailleurs militairement instruits, aguerris et disciplinés constituent un important vivier de combattants pour les Forces françaises de l'intérieur qui se créent. Ils seront donc sollicités par les chefs FFI et répondront largement à leur attente, puisque plus de 5 000 d'entre eux rejoindront les maquis avant la Libération et combattront dans 38 départements.

**À l'heure où l'esprit de résistance se renforce en France, ces tirailleurs militairement instruits, aguerris et disciplinés constituent un important vivier de combattants pour les Forces françaises de l'intérieur qui se créent.**

Fait prémonitoire, le 18 juin 1940, un humble tirailleur sénégalais avait été le seul témoin du premier acte de refus de soumission à l'occupant accompli par le futur fondateur du Conseil national de la Résistance, Jean Moulin. L'avant-veille, ce dernier, qui assumait les fonctions de préfet de l'Eure-et-Loire, avait été mis en demeure par les Allemands de signer un texte faisant état de prétendues atrocités commises par les troupes noires dans la région.

En termes très nobles, le haut fonctionnaire avait refusé de reconnaître ces affabulations, prenant ainsi la défense de l'honneur des Africains. Emprisonné avec l'un de ces derniers, qui le traita avec déférence et amabilité, Jean Moulin, épuisé moralement et physiquement, avait alors décidé de se suicider en se tranchant la gorge avec un débris de verre trouvé dans sa geôle. N'ayant réussi qu'à se blesser, le préfet écrira plus tard, en parlant du militaire qui, recru de fatigue, dormait profondément à côté de lui pendant qu'il se mutilait : *“Le drame qui se jouait à un mètre de lui était un peu pour lui.”*

## **Des actes de résistance et de bravoure multiples**

Les actions de résistance aux Allemands – “résistance” étant ici pris au sens large du terme – entreprises par les tirailleurs coloniaux ont revêtu diverses formes.

En juin 1940, à l'issue des combats, certains refusent de se rendre et se cachent dans les campagnes. D'autres sont accueillis par la population et dissimulés lors des recherches de l'occupant. Le sergent Ouakoro Coulibaly et le tirailleur Mama Santoura, rescapés des sanglants combats de la Somme, arrivent dans l'Orne. Pour ne pas tomber aux mains de l'ennemi, le tirailleur se suicide alors que le sous-officier trouve refuge à La Trappe de Soligny. À plusieurs reprises, alors que l'occupant perquisitionne, ce fervent musulman revêt la robe de bure de ses hôtes pour échapper à l'arrestation.

Beaucoup de prisonniers africains s'évadent avec la complicité des habitants qui, au péril de leur vie, les recueillent, les réconfortent et les guident. C'est ainsi que le tirailleur malgache Justin Resokafany s'évade de Bretagne en barque, avec des pêcheurs. Parvenu en Angleterre, il rejoint les Forces françaises libres. Recapturé en Italie en mai 1944, il est conduit en France, d'où, derechef, il fausse compagnie à ses gardiens. Il gagne ensuite le maquis le plus proche et participe à la libération de Châteauroux.

Le caporal soudanais – malien – Idrissa Diana s'évade avec deux camarades du camp de prisonniers de Suippes. Avec l'aide de la population, les trois hommes

parviennent rapidement au maquis de Lançon, dans les Ardennes. Le 29 août 1944, à l'aube, Idrissa précède une colonne FFI qui escorte des armes parachutées dans la nuit. Apercevant un blindé ennemi qui s'apprête à prendre à partie le convoi, il s'élance tout seul sur le char, en tirant un chargeur de son pistolet-mitrailleur. Ensuite, l'Africain s'écroule, mortellement touché par les Allemands qui ont riposté à la mitrailleuse puis, croyant avoir affaire à une contre-attaque, ces derniers rompent le combat. Par son sacrifice, Idrissa Diana a sauvé ses camarades et les armes larguées par l'aviation alliée.

Le caporal Souleyman Diallo du maquis La Tourette, qui s'était aussi évadé, est tué le 20 août 1940, près de Saint-Pons, dans l'Hérault, alors que sa compagnie avait encerclé une formation ennemie en retraite. Servant son mortier jusqu'à l'extrême limite de ses forces, il avait largement contribué au succès de l'opération.

Le brigadier-chef Sanou Badian, d'origine guinéenne, captif en Allemagne, désarme ses gardiens en avril 1945 et occupe un village bavarois dont il s'instaure le chef. Après avoir rejoint les forces alliées, il forme avec 46 camarades africains un commando qui va s'illustrer dans la région de Nuremberg en faisant de nombreux prisonniers.

Toutes les opérations de résistance accomplies par les Africains durant les années noires de l'Occupation mériteraient d'être mises en exergue. Souvent peu connues, elles ont eu pour théâtre des départements aussi variés que l'Ardèche, l'Aube, le Gard, la Mayenne, le Morbihan, le Pas-de-Calais et le Vaucluse. Ici, nous nous contenterons d'évoquer deux des plus belles actions de ces hommes épris de liberté.

## **Addi Ba : un résistant guinéen des Vosges**

Mener une vie clandestine d'opposant à l'ennemi alors que la métropole était occupée semble difficile, voire impossible, pour des tirailleurs coloniaux, facilement identifiables. Pourtant l'un d'eux, le soldat Ba Adi Mamadou<sup>(2)</sup>, a été, dès 1940, un authentique résistant.

Addi Ba, né le 25 décembre 1913 à Conakry, en Guinée, est venu dans sa jeunesse en France et a vécu à Langeais, en Indre-et-Loire. Au début du conflit, il contracte un engagement pour la durée de la guerre et est incorporé au centre mobilisateur n°188 à Rochefort. En avril 1940, affecté au 12<sup>e</sup> RTS – 12<sup>e</sup> Régiment de tirailleurs sénégalais –, il rejoint la zone des armées. En mai et juin 1940, son régiment lutte dans les Ardennes et sur la Meuse. Avec les autres corps de la 1<sup>re</sup> DIC – 1<sup>re</sup> Division d'infanterie coloniale –, il livre d'héroïques combats allant souvent

jusqu'au corps à corps, comme à Harréville-les-Chanteurs, en Haute-Marne, le 18 juin 1940. Ensuite, dispersée, accusant de fortes pertes, la formation est capturée, bataillon après bataillon.

Conduit à Neufchâteau, dans les Vosges, un soir, Addi Ba profite de l'état euphorique de ses gardiens qui ont abusé de la boisson. Il incite ses camarades africains à s'évader et fait récupérer des armes abandonnées par l'armée française. Il gagne le bois de Saint-Ouen-les-Parey avec la petite troupe dont, par son charisme et son autorité, il s'est institué le chef. Là, les Africains subsistent misérablement dans des conditions très précaires.

Parlant très bien le français, Addi Ba décide alors de prendre contact avec la population civile des environs. Il se rend à Tollaincourt et se présente au maire, M. Dormois, ancien combattant de 1914-1918 et à M<sup>me</sup> Maillère<sup>(3)</sup>, l'institutrice du village, qui lui réservent le meilleur accueil. Les tirailleurs, dont quelques-uns sont blessés, reçoivent dès lors ravitaillement et soins.

La présence d'hommes armés en zone occupée par l'ennemi représente cependant un grand risque pour les habitants, susceptibles d'être les victimes de représailles de la part des Allemands. C'est alors qu'à Épinal, le lieutenant de gendarmerie Rocques, mis au courant de la situation des évadés, s'entretient de ce danger avec l'un de ses subordonnés, le gendarme Joyeux, résistant de la première heure. Ce dernier se rend à la brigade la plus proche du "maquis africain", celle de Lamarche, dirigée par le maréchal des logis-chef Cousin, afin qu'il ferme les yeux sur les activités des clandestins.

Dans les semaines qui suivent, après avoir enterré leurs armes, les coloniaux sont pris en charge par des passeurs et acheminés vers la Suisse. Grâce à un réseau improvisé, nos "maquisards" parviennent en Suisse au début de 1941. L'"adjudant" Addi Ba<sup>(4)</sup>, quant à lui, estime que son devoir est de continuer la lutte sur place. Camouflé en ouvrier agricole, il va vivre à Tollaincourt.

Dès le mois d'octobre 1940, il entre en relation avec deux futurs résistants du réseau Ceux de la Résistance : MM. Arburger, dit Simon, et Froitier, de Lamarche. Son rôle dut être important car, d'après des témoignages locaux crédibles, il se rend à plusieurs reprises sur la ligne de démarcation afin de recevoir des instructions d'un haut responsable de la Résistance. Intelligent, faisant montre d'un ascendant remarquable sur ses camarades, Addi Ba fait rejoindre la Suisse à un aviateur britannique, membre de l'équipage d'un bombardier abattu le 7 novembre 1942 en Haute-Marne. Cet officier, Laurence Horne, put ainsi plus tard reprendre la lutte au sein de la RAF.

En mars 1943, Addi Ba participe à l'établissement du premier maquis des Vosges, entre Martigny-les Bains et Robecourt, au lieu-dit Chêne des Partisans. Cet

endroit avait déjà été en 1870 le théâtre d'un épisode de la lutte des francs-tireurs. En juillet 1943, l'organisme clandestin baptisé "Camp de la délivrance" abrite 80 jeunes réfractaires au service du travail obligatoire et possède deux annexes à Soulaucourt-sur-Mouzon, en Haute-Marne, et dans la forêt domaniale de Romains-aux-Bois, dans les Vosges. Le groupe comporte aussi 18 Russes et 2 Allemands, tous déserteurs de la Wehrmacht.

Le 11 juillet 1943, les deux Allemands s'enfuient et vont révéler l'emplacement du camp à leurs anciens supérieurs. Le surlendemain à l'aube, le maquis de Lamarche, car il porte aussi ce nom, est attaqué par des forces très supérieures en nombre et en armement. Les jeunes enfants du propriétaire de la ferme de Boëne, Paulette et Jeannine Henrion, peuvent prévenir à temps les patriotes et aucun d'eux ne tombe aux mains de l'ennemi.

Traqué par la police allemande, aisément reconnaissable, Addi Ba est arrêté le 15 juillet à la ferme de la Fenessière, sur le territoire de la commune de Robécourt, dans les Vosges. Au cours de sa capture mouvementée, en voulant s'enfuir par une fenêtre, Addi Ba est blessé à la cuisse d'une rafale de pistolet-mitrailleur. Conduit à la prison de la Vierge, à Épinal, souffrant beaucoup, il est durement et atrocement torturé, mais il ne parle pas. Il est rejoint en ce lieu par son ami Arburger, arrêté par la Gestapo à Dijon le 18 août, alors qu'il tentait d'orienter vers d'autres maquis les anciens du Camp de la délivrance. Les résistants vosgiens sont alors très inquiets de ces emprisonnements, particulièrement de celui du Guinéen, qui n'ignore rien de la composition de leur réseau. Ils ont légitimement peur que, sous l'effet de la douleur, l'Africain ne révèle certains noms. Le gendarme résistant Joyeux, déjà cité, réussit à faire parvenir à Addi Ba un message d'instructions et de réconfort par l'intermédiaire du gardien-chef de la prison et d'un soldat allemand. Bien qu'à nouveau supplicié, l'ancien du 12<sup>e</sup> RTS se tait obstinément, sauvant la vie de ses camarades.

Addi Ba et son compagnon Arburger furent fusillés le 18 décembre 1943, sur le plateau de la Vierge, à Épinal. Leurs noms, celui du Guinéen étant orthographié Ba Hadi Mohammed<sup>(5)</sup>, figurent sur un monument élevé sur le lieu de l'exécution. Inhumé tout d'abord à Épinal, puis ramené à Lamarche, le corps de notre héros repose maintenant à la métropole nationale de Colmar. Il ne semble pas que ce résistant de la première heure ait reçu une décoration posthume témoignant de sa magnifique conduite. Cette absence de reconnaissance officielle n'empêche pas la mémoire

**Cette absence de reconnaissance officielle n'empêche pas la mémoire d'Addi Ba d'être honorée par les résistants vosgiens survivants.**

d'Addi Ba d'être honorée par les résistants vosgiens survivants. De nos jours encore, ils vantent ses qualités humaines et militaires, son intelligence, son sens des responsabilités et son courage indomptable.

## **Le Vercors**

En ce haut lieu de la Résistance, 3 909 membres des FFI ont été encerclés en juillet 1944 par de puissantes forces allemandes, alors que parmi eux se trouvaient 52 tirailleurs sénégalais. Ces Africains, anciens prisonniers de guerre, avaient longtemps été contraints de travailler pour les occupants à Lyon-la-Doua. Mal nourris, habillés de haillons, sans souliers, maltraités, ils s'étaient évadés à l'aube du 24 juin 1944. Ils avaient été aidés dans leur opération par les maquisards du Vercors, avec qui ils avaient pris contact par l'intermédiaire d'un sous-officier français désigné pour les encadrer, le sergent Vilcheze.

Incorporés dès leur arrivée au maquis dans les rangs du 11<sup>e</sup> régiment FFI de cuirassiers et réarmés, les évadés forment la section franche des tirailleurs sénégalais du Vercors, sous les ordres du lieutenant Moine. Dès leurs premiers engagements, le chef d'escadron Huet, dit Hervieux, commandant les FFI du secteur, les considère comme "les meilleurs éléments du massif". Jusqu'à la mi-juillet, les nouveaux clandestins participent à des actions de harcèlement aux environs de Crest, dans la Drôme. En traversant les villages pour se rendre sur les lieux des opérations, ils sont accueillis avec enthousiasme par la population.

Le 15 juillet 1944, la 157<sup>e</sup> division d'infanterie de montagne allemande du général Pflaum commence ses préparatifs afin d'investir le Vercors. Le lendemain, les Africains prennent place dans un dispositif défensif avec deux compagnies de chasseurs alpins. L'ensemble s'étend sur un front de 15 kilomètres et est commandé par le célèbre écrivain et journaliste Jean Prévost, dit Goderville. Le 20 juillet, les tirailleurs sont en position au Frier-du-Bois, avec pour mission d'interdire l'accès des Pas de la Sambue – à 1 375 mètres d'altitude – et de l'Âne – 1 423 mètres.

Dans la soirée, ayant subi l'assaut d'un bataillon allemand, très éprouvés, ils sont relevés et reçoivent l'ordre de se diriger sous une pluie battante vers Herbouilly. En dépit de leurs efforts, les Africains ne peuvent atteindre ce lieu car les Gebirgsjäger<sup>(6)</sup> leur barrent le passage. Ils se scindent alors en deux détachements. Le premier, avec le lieutenant Moine et 38 tirailleurs, après avoir longtemps erré sous des trombes d'eau et dans le brouillard en se nourrissant d'herbes, retrouvera le 25 juillet le 11<sup>e</sup> régiment de cuirassiers. Une fois la jonction effectuée, le groupe

gagne avec les cavaliers la forêt de Lente. Les tirailleurs seront par la suite surtout employés pour assurer la sécurité du poste de commandement du régiment et effectuer des patrouilles. À plusieurs reprises, ils détectent l'ennemi qui les recherche pour les anéantir. Une nuit, ils le localisent à moins de 100 mètres ; mais, comme ils ont reçu l'ordre de ne pas se dévoiler, ils ne tirent pas. Couchés sur le sol, ils écoutent, le cœur battant, les lourdes bottes de l'adversaire écraser, tout près, les brindilles du sous-bois.

Le 30 juillet, le caporal Sa Traore est blessé au cours d'un violent engagement ; le FFI qui l'accompagne, le sergent Haess, grièvement atteint, est achevé d'une balle dans la nuque par les assaillants. Finalement, l'ennemi est repoussé, mais les rescapés africains doivent se dissimuler et passer toute une nuit à proximité des Allemands sur une pente si abrupte que, pour sommeiller, ils s'attachent avec leur ceinturon aux arbres qui parsèment la déclivité. Jusqu'à la mi-août, les hommes du lieutenant Moine, sans ravitaillement, se déplacent sans cesse afin de ne pas se faire repérer par les Gebirgsjäger qui les poursuivent. Enfin, le 10 août, ils réussissent à rompre l'encercllement et arrivent dans la région de la Baume d'Hostun. La deuxième petite troupe, qui comprend 14 tirailleurs, a été mise à la disposition du commandant Jouneau, dit Georges. Le 23 juillet, les Africains participent à une contre-attaque en direction des Allemands, solidement installés dans la région de la Tête-des-Chattons – culminant à 1 873 mètres – d'où ils effectuent des tirs de mortier sur les positions françaises. Ensuite, le détachement va s'efforcer de briser l'étreinte ennemie. Il lui faudra pour cela marcher dix jours en empruntant des chemins grimpaient parfois à plus de 2 000 mètres, sans autre nourriture que des fraises des bois et en souffrant du froid et de la soif. Le commandant Jouneau réussira cependant à acheter quelques moutons qui suivront la troupe et maigriront d'autant au cours de cette longue marche, à tel point qu'ils seront baptisés par les FFI "moutons aux jambes de bois"... Le plus souvent, les Africains sont en tête de la colonne, qui se déplace la nuit pour échapper aux recherches aériennes. À plusieurs reprises, ils éviteront ainsi à leurs camarades de venir se heurter à de petits postes allemands.

En définitive, le 16 août, le groupe Jouneau arrive à tromper la vigilance de l'ennemi et gagne le Diois, où il retrouve le détachement Moine. Dès lors, les Africains constituent deux sections qui, le 22 août, vont participer efficacement à la prise de Romans-sur-Isère, défendue avec opiniâtreté par une forte garnison de la Wehrmacht. Les Africains se distinguent lors de l'attaque, au cours de laquelle ils récupèrent, entre autres armes, deux mitrailleuses qu'ils retournent sur le champ contre l'ennemi. Durant le combat, le tirailleur Samba M'Bour est si grièvement blessé qu'il décédera le lendemain. Peu après, il sera enterré devant une



foule nombreuse et au cours d'une cérémonie empreinte d'émotion. Romans étant tombée aux mains des FFI, les tirailleurs, décrits comme "portant leurs cartouchières comme des fétiches et bardés de bandes de mitrailleuses", sont follement acclamés par la foule.

Cependant, le 27 août, des éléments de la 11<sup>e</sup> division de Panzers reprennent la ville. Tenant le canal de la Bourne, la section franche est prise à partie par 18 chars lourds et doit se replier avant de revenir dans Romans définitivement libérée trois jours plus tard. Le 3 septembre 1944, les maquisards africains sont à Lyon et réoccupent le quartier de la Part-Dieu.

Après avoir été passés en revue par le général de Gaulle, les tirailleurs suivront le 11<sup>e</sup> régiment de cuirassiers dans la région de Louhans et Nuits-Saint-Georges, puis dans celle de Villersexel. À la fin du mois de septembre, ils seront remplacés par de jeunes volontaires métropolitains et, au terme d'une campagne si bien remplie, rejoindront Hyères d'où ils seront rapatriés vers le Sénégal, à Dakar.

Au musée de la Résistance de Vassieux-en-Vercors, symbole du refus de la soumission à l'ennemi, une fresque retrace l'épopée du massif. Parmi les personnages représentés, résistants, maquisards, déportés, chasseurs alpins, cuirassiers, paysans ravitailleurs des clandestins, le visiteur peut contempler la silhouette d'un tirailleur sénégalais. Le texte qui accompagne le monument cite la victoire chèrement payée de la veuve, du déporté, du maquisard, de l'Africain, de tous ceux qui dressèrent le rempart de leur poitrine face à l'invasion porteuse de haine et de souffrances.

## **Des soldats oubliés par les autorités officielles**

Si le souvenir des 52 maquisards du Vercors a été fort justement perpétué, il ne semble pas que le sacrifice de leurs autres compatriotes tombés lors des combats de la Libération ait fait l'objet, de la part des autorités officielles, d'une campagne destinée à l'honorer et à le faire connaître de la nation. L'action volontaire de ces hommes courageux n'a pas laissé, dans la mémoire collective de notre pays, plus de traces que celle d'un pas vite effacé par le vent dans le sable du désert. Pourtant, à l'époque, leur participation à la délivrance de la France avait été ardemment souhaitée.

Trois causes essentielles peuvent expliquer un silence qui ne saurait en aucune façon être assimilé à de l'ingratitude :

Tout d'abord, en 1944 et 1945, les FFI africains ont rejoint leurs villages, d'où très peu d'entre eux ont ensuite correspondu avec leurs camarades de combat. Ils n'ont sollicité ni décorations ni pensions et, lentement, au fil des ans, leur souvenir s'est effacé, hormis dans la mémoire de quelques-uns de leurs anciens frères d'armes.

Ensuite, lors de la période trouble de la Libération, beaucoup d'Africains ont été désignés pour faire partie de pelotons ayant procédé à des exécutions sommaires. Il convenait donc aux responsables de ces actes de ne pas trop faire état de leurs tirailleurs.

Enfin, le mythe de tout un peuple se dressant pour prendre les armes afin de chasser l'occupant ne saurait peut-être admettre la présence, parmi les résistants, de militaires coloniaux – d'autant plus que ces derniers, à leur retour au pays natal, se sont par ailleurs souvent heurtés aux autorités établies.

Pourtant, dans le cœur des contemporains témoins de leurs courageuses actions, la pensée des maquisards africains est toujours présente. Le maire de Mison, dans la Drôme, ne m'a-t-il pas écrit que certains de ses administrés parlaient encore de “ces hommes courageux, dignes et disciplinés” que furent les FFI africains du Vercors ? Lorsque, le 11 novembre 1991, le nom d'Addi Ba fut donné à une artère de Langeais, beaucoup des vieux habitants de cette ville surent trouver des accents émouvants pour faire revivre la jeunesse de ce résistant guinéen. Plus qu'une reconnaissance officielle, souvent sans lendemain, l'hommage des humbles combattants qui ont côtoyé, apprécié et conservé le souvenir des Africains venus volontairement lutter avec eux est à retenir. Dans des circonstances tragiques où l'existence même de la nation était en péril, les tirailleurs, combattants malheureux de 1940, ont pris une part non négligeable à la libération de notre pays. Ainsi, ils avaient pleinement illustré le vers de leur célèbre compatriote Léopold Sédar Senghor, qui écrivit plus tard :

“Aux champs de la défaite, si j'ai replanté ma fidélité, c'est que Dieu de sa main de plomb avait frappé la France”

Après leur rapatriement, beaucoup de ces hommes, mettant en pratique les idéaux qui leur avaient été inculqués dans la Résistance, combattront pour obtenir l'indépendance de leur territoire natal et s'opposeront parfois violemment à la France. Mais ceci, comme dit Rudyard Kipling, “est une autre histoire”... ■

Article déjà paru dans la revue *Hommes & Migrations* n°1158, octobre 1992.

### Notes

1. Engagé volontaire, le colonel Rives a participé aux dernières opérations de la seconde guerre mondiale, plus tard aux conflits d'Indochine et d'Algérie. Fort de son expérience, il s'est consacré à la recherche historique notamment sur l'histoire militaire, en vue de redonner toute leur importance à l'intervention des troupes coloniales, en particulier dans ses ouvrages : *Héros méconnus, mémorial des combattants d'Afrique noire et de Madagascar*, Lavauzelle, 1993, Frères d'armes (coauteur, Robert Dietrich) ; *Les Linh Táp, histoire des militaires indochinois au service de la France*, Lavauzelle, 1999 (coauteur, Éric Deroo). Maurice Rives s'est impliqué dans la défense des droits de ces anciens combattants, il est aussi à l'origine, notamment, du Conseil national pour les droits des anciens combattants et militaires d'outre-mer de l'armée française.
2. État civil indiqué sur son acte de décès. Les résistants vosgiens parlent d'Addi Ba et nous lui avons conservé ce nom.
3. Arrêtée par la suite et morte en déportation.
4. Grade que s'était attribué l'intéressé et dont il portait le galon.
5. Et Adi Bah sur sa pierre tombale.
6. Chasseurs de montagne allemands.